

Il y avait jadis au milieu des landes sauvages qui s'étendent entre Non-Koret (le val des Fées) et le bourg de Tréhoranteuk, sur la lisière des bois de Néant, une petite vallée toujours fraîche, et une colline toujours verte, dont le riant aspect contrastait singulièrement avec la sombre parure des plaines d'alentour; et pourtant ces lieux si riants aux regards, à l'heure où le soleil rejouit la nature, ces lieux, arrosés par de limpides ruisseaux, étaient même alors, avant la métamorphose que nous allons raconter, soigneusement évités par les gens du pays, surtout dès que le jour commençait à décliner... C'est que les Koret (ou Korredd), les fées aux cheveux d'or, alternaient, dit-on, chaque nuit, avec les Korrigans de Tréhoranteuk, pour s'y ébattre follement au clair de la lune, et malheur au chrétien imprudent qu'eût surpris leur ronde nocturne!

Depuis, cet endroit est plus redouté encore: la vengeance divine paraît s'être étendue sur ce vallon et l'avoir marqué des signes d'une malédiction éternelle! Les rochers semblent noircis et brisés par la poudre; les herbes fanées ne reverdissent jamais; la bruyère desséchée ne porte plus de fleurs; et l'on dirait que la lande conservée encore les traces d'un incendie récent...

Autrefois, non loin de ce vallon funeste, s'élevait le château du sire Gastern de Tréhoranteuk. Sans femme, sans enfants, sans chancelain, sans amis, cet homme, sans foi, ni loi, vivait presque seul dans ce noir donjon. Il n'était entouré que de quelques gens d'armes, aussi mécréants que lui (autant qu'il en fallait pour veiller sur les créneaux du castel), et de quelques soudards et varlets sans peur ni principes (autant qu'il en était besoin pour guider à la chasse les grandes meutes du seigneur Gastern). Il chassait par tous les temps et toutes les saisons, sans craindre plus le soleil que la glace; le tonnerre, la pluie ou l'ouragan. Ses courses n'avaient pas de limites pour ainsi dire, ses pas ne connaissaient point d'entraves, son ardeur méprisait tous les obstacles. Aussi, quoiqu'il se fut attiré d'abord plus d'une querelle avec des seigneurs plus ou moins éloignés de ses domaines, avait fini par être tellement redouté, à dix lieues de la ronde, que lui désormais n'osait s'exposer aux effets de sa colère et de sa vengeance.

En disant que le sire Gastern n'était entouré que de mécréants, dans son château, nous oublions qu'il avait eu longtemps auprès de lui un jeune garçon orphelin, son neveu et filleul, nommé Jehan, lequel, pieux, doux et patient, avait su conquérir sur l'esprit du féroce baron une influence salutaire. Aussi, pendant le séjour du seigneur au château de Tréhoranteuk, faut-il reconnaître que, dans un être ni exemplaire, ni chrétienne, la conduite du seigneur avait au moins été à peu près exempte de scandales affligeants. Mais malgré ses efforts, ses larmes et ses prières, jamais l'infortuné Jehan ne réussit à ramener son oncle impie à la foi de ses pères. Pour lui, méprisant les séductions contraires, souvent mises en œuvre pour l'ébranler dans sa vertu, et voyant que ses supplications étaient vaines, se tournant en plaisanteries cruelles, il crut devoir dire, un jour, adieu éternel au manoir de Tréhoranteuk et alla demander asile au monastère hospitalier de Saint-Méen ou de Gaël (la tradition étant certaine à cet égard). Grande fut la colère du seigneur à ce brusque départ; on dit même qu'il versa en cette circonstance les premières et les seules larmes de ses yeux (le temps de son enfance sans doute excepté); car il aimait son neveu plus qu'il ne s'en doutait lui-même. Son cœur violent et acerbe; mais hélas! — et c'est pourquoi, en s'éloignant, Jehan commit, sans le savoir, une faute irréparable, — en venant à l'aide, la chasse et les batailles ensuite, Gastern effaça bientôt de sa mémoire obscurcie l'image touchante et pure de son jeune neveu. Il se livra, aux désordres les plus effrénés. Il augmenta le nombre de ses varlets; souleva de nouveaux soudards et

routiers mal famés et tourmenta plus que jamais son voisinage par ses brutalités et ses rapines. On eut dit dès-lors que le diable régnait en maître dans le sombre donjon de Tréhoranteuk: plus de repos, plus de sommeil pour le cruel baron. Il faut, nouveau Juif-Errot, qu'il s'agite sans cesse; qu'il marche toujours... Il ne connaît d'autre délassément que la table et l'orgie, d'autre plaisir que la chasse à outrance et les combats sans merci. Ses varlets eux-mêmes n'y peuvent tenir et n'osent demander grâce devant ce possédé du démon, qui les fait trembler: ces mécréants reçoivent déjà la punition de leurs crimes; celle du maître ne tardera pas à venir; car la coupe déborde; la patience du ciel est enfin lassée; l'heure de la justice va sonner....

Depuis plusieurs années on ne connaissait plus ni dimanches ni fêtes au château de Tréhoranteuk; aucun moine, aucun prêtre n'eût osé s'y aventurer, tant était grande la réputation d'impiété du vieux sire. Jehan priait et pleurait en silence, dans le monastère, sur l'aveuglement et les désordres du frère de sa mère; cependant il ne pouvait se résoudre à pénétrer dans ce repaire de crime et de scandale; non pas qu'il tremblât pour ses jours ou pour sa pieuse vertu, mais il craignait que son oncle ne voulût, s'il tombait en son pouvoir, le retenir par tous les moyens, même par la force et la violence.

Un soir — c'était la veille de la Toussaint, — un moine du couvent, s'étant attardé, au loin, pour accomplir des œuvres de son charitable ministère, vint à passer dans le pays que Gastern fréquentait dans ses excursions ordinaires de chasse ou de maraudage. En ce moment, un orage paraissait sur le point d'éclater. Le pauvre homme, tout occupé de ses prières, tomba tout d'un coup au milieu d'une troupe de gens armés que commandait le terrible Gastern en personne.

— Par ma barbe, dit le sire qu'une chasse heureuse mettait en belle humeur, c'est un moine, je crois, que nous tenons. Par saint Hubert, qui m'a fait tuer trois chevreuils aujourd'hui et détrousser un brave que son bagage paraissait gêner, ce qui est, je pense, une œuvre méritoire en pareille occasion....

Des éclats de rire prolongés interrompirent cette harangue du sire.

— Silence, manants, fit-il, et laissez-moi continuer. Je disais donc, par saint Hubert, que ce moine paiera pour tous les autres, que si le prieur de Gaël veut le revoir, il viendra le réclamer en personne, avec cent écus d'or par-dessus le marché. Qu'en dites-vous, mes amis?

— Bravo, bravo, seigneur Gastern.

— Venez, venez, vénérable moine, reprit le sire avec une feinte déférence. Vous trouverez au château de Tréhoranteuk tous les égards qui vous sont dus.

— Ah! ah! ah! firent tous les misérables en éclatant de rire; et la troupe se mit en marche, suivie par le pauvre moine, dont quelques soudards pressaient les pas trop lents à leur gré. Bientôt le sire Gastern s'arrêta au carrefour d'un chemin.

— Par ma barbe! dit-il, j'allais oublier chose importante. Hola! maître Vautour, mon gentil courrier, déploie incontinent tes ailes et vole vers Gaël sans retard. Si le prieur est couché, tu le réveilleras poliment et lui offrant les respects du sire Gastern, tu lui diras que n'ayant pas de chapelain à Tréhoranteuk, je veux y garder un moine pour chanter vêpres et matines....

Et comme le Vautour s'éloignait déjà en maugréant de cette corvée inattendue, le baron ajouta ces mots:

— Tu diras de plus au prieur que si avant trois jours je n'ai pas reçu cent écus d'or pour la rançon de son moine, j'irai brûler son couvent, et que le moine sera pendu.

Le Vautour partit comme une flèche et se rendit à Gaël, malgré le vent et la pluie, qui tombait à torrents. Il n'arriva au monastère qu'à une heure fort avancée de la soirée. Jehan pria dans sa cellule; le Prieur veillait en attendant le retour du moine qu'il avait sans doute chargé de quelque message; du reste tous, en ce saint lieu, veillaient et priaient afin de se préparer dignement à célébrer la grande fête du lendemain, lorsque le vacarme que fit le Vautour à la porte du couvent vint troubler la paix de leurs méditations... Enfin le mécréant exposa au Prieur l'objet de sa mission, en ayant soin de réchérir encore sur les ordres de son maître. Le digne moine l'entendit sans pâlir :

— Que votre volonté soit faite, ô Seigneur, mon Dieu, murmura-t-il, en voyant s'éloigner le misérable envoyé de Gastern; puis il se rendit auprès de Jehan et lui fit part de tout ce qui venait de se passer.

— J'irai trouver le baron, répondit le jeune religieux, j'irai seul à Tréhoranteuk afin de lui arracher sa proie, et de lui épargner un crime.

— Mais où trouveras-tu, mon fils, la somme que réclame cet ennemi de Dieu ?

— Prions, prions, ô mon père... n'est-ce pas demain la fête de tous les Saints? Les bienheureux du ciel ne nous abandonneront pas... J'irai à Tréhoranteuk, avec votre permission, pendant que vous célébrerez l'Office des Morts, et le redoutable baron ne sera plus à craindre.

— C'est Jésus, sans nul doute, qui t'inspire, ô mon fils, qu'il soit fait ainsi que tu le demandes.

II. — Pendant cela, que se passait-il au manoir de Tréhoranteuk? Le souper servi dans la salle des gardes attendait le baron, qui se mit bientôt à table, au milieu de quelques soudards favoris. On avait enfermé le prisonnier dans un réduit obscur attenant à la salle et là, le supplice le plus cruel du serviteur de Dieu était d'ouïr les propos infâmes, les juréments horribles de ces possédés qui se livraient à des libations sans mesure. Tantôt des querelles menaçantes semblaient devoir éclater entre ces misérables échauffés par le vin; tantôt d'affreuses chansons retentissaient sous les voûtes du sombre manoir... et au-dehors, l'ouragan déchaîné paraissait lutter par sa violence avec le vacarme croissant de l'intérieur. Les éclairs qui, pareils aux reflets de l'enfer, illuminaient par intervalles les noires murailles de la grande salle, augmentaient la joie et l'ivresse du sire.

— Hola! s'écria-t-il, qu'on amène mon chapelain; je veux qu'il boive céans à ma santé.

On alla aussitôt chercher le moine qui s'avança d'un pas ferme, au milieu de la salle. Sa contenance digne et calme, sa figure vénérable commandèrent un moment le silence. Gastern lui-même se sentit mal à l'aise; enfin, après avoir vidé d'un seul trait une copieuse rasade, il reprit son insolence accoutumée, remplit, jusqu'aux bords, une coupe énorme, et dit au moine immobile en face de lui :

— Or ça, mon brave ermite, il faut que tu goûtes le vin de Tréhoranteuk et que tu me dises ensuite si nous ferons bonne chasse demain et après-demain... surtout pour fêter les morts... allons, sang du diable! bois-tu, oui ou non?

Et comme le châtelain exaspéré du calme que montrait sa victime, nait s'élançant, le poing fermé, sur le serviteur de Dieu, un violent coup de tonnerre ébranla le castel, et cloua le possédé à sa place. Le moine, tombant à genoux, lança contre la muraille tout le vin que contenait la coupe et l'on vit, pendant quelques instants, la muraille s'illuminer de reflets sanglants.

— A moi, Vautour, j's'écria Gastern au comble de l'effroi.

L'aube du jour pénétrait par les hautes fenêtres. Deux soudards entrèrent tout-à-coup dans la salle assemblée et répondirent ainsi aux dernières paroles du baron :

— Le voilà, dirent-ils en déposant à ses pieds le corps inanimé du Vautour qu'ils venaient de rencontrer au fond d'un ravin.

Gastern ne put se lever le jour de la Toussaint. Un feu intérieur

brûlait ses entrailles. Ses varlets disaient que le moine l'avait envoûté et songeaient déjà à piller le château avant de l'abandonner. Cependant ils avaient relégué le captif dans un cachot éloigné du lieu de leurs orgies, tant ils craignaient que sa présence ne vint encore les troubler. Ils passèrent donc, ô horreur! ils passèrent la soirée et la nuit de la Toussaint, à boire, à se quereller, à se battre, sous les yeux même du baron, qui avait voulu qu'on le mit sur un lit dans la grande salle.

Mais, voilà que, sur les six heures du matin le sire, en entendant sonner, dans le clocher du bourg, les glas des trépassés, demanda son cor de chasse et en tira soudain, de son souffle haletant, une fanfare infernale.

— Sang du diable! s'écria-t-il, en se levant d'un bond désespéré, le jour des Morts ne se passera pas sans que mort s'en suive... En chasse, en chasse, mes maîtres; et que l'on prenne mes meilleurs limiers.

... Et sur les landes de Tréhoranteuk les aboiements de la meute, les cris des soudards, les sons d'un cor sinistre répondaient aux sons lugubres des cloches qui dans toutes les chapelles du voisinage tintaient sans cesse pour les morts...

Et sur la lande aussi s'avavançait tristement un jeune moine, dont le regard, voilé par les larmes, venait de perdre de vue la troupe des méchants, qui, oubliant le salut de leur âme et les prières, qu'en ce jour de deuil universel, chacun doit aux trépassés, poursuivaient avec fureur une pauvre biche aux abois. C'était Jehan, le neveu du baron maudit.

— Pouvez-vous pardonner, Seigneur, murmura le religieux en détournant ses regards?... Hélas! hélas! tant de crimes ont mérité votre juste vengeance.

L'Élévation sonnait alors dans la tour et dans l'église du bourg de Tréhoranteuk. Jehan se jeta la face contre terre à ce moment d'immolation divine et versa des larmes abondantes. Puis il se fit, au loin sur la plaine déserte, un silence de mort : plus d'aboiements, plus de fanfares, rien que le bruit du vent qui gémissait en courbant les bruyères. Le moine pressa le pas dans la direction que la chasse avait prise; hélas! quel spectacle vint frapper ses yeux : une plaine aride et nue; une troupe d'hommes immobiles; une meute arrêtée dans sa course; au loin, seulement, une biche qui s'eufuit... et le baron, le terrible seigneur? le voilà, gisant sur la terre... Jehan s'approche de lui, l'interpelle avec anxiété, essaie de le relever... O

justice de Dieu! cet homme est de pierre; ces chasseurs, ces chiens, ces gardes, tout ici est pétrifié; les cœurs ne battent plus dans ces poitrines de roche... et leurs âmes, leurs âmes, grand Dieu, où sont-elles?...

La légende entoure de son ombre mystérieuse les pierres maudites de Tréhoranteuk. Mais, hélas! n'est-il pas en ce temps d'autres cœurs pétrifiés, d'autres âmes glacées par l'aveuglement du siècle, et pour lesquelles le chrétien ose à peine s'adresser cette question poignante :

— Ces âmes, Seigneur, où vont-elles?

Fin.

DU LAURENS DE LA BARRE.